

MA VIE DE CADRE

A B.-C. Clayte.

Le travail, c'est la santé, dit-on.

Je crois que c'est vrai.

Chaque jour passé loin d'un emploi, j'avais l'impression d'être plus rouillé que la veille. Sans boulot, je vieillissais à vitesse grand v.

Après une période de disette, j'avais donc décidé de me remettre en selle sur le marché, pour éviter de finir ma vie complètement ankylosé.

Pour cela, j'avais postulé pour être cadre dans l'usine Bomorange.

Le jour de l'entretien, j'avais revêtu mon plus bel appareil. Le Patron avait ouvert un dossier me concernant, avait vérifié quelques informations en appelant certains de mes anciens employeurs.

On lui avait parlé de mes qualités et de mes défauts. Il avait posé des questions sur ma limite de fatigue, ma résistance à l'effort. Les réponses semblaient le satisfaire. Il voulait un cadre moderne, qui ne soit pas figé dans l'exécution d'une seule tâche. Il lui fallait un maître d'œuvre capable de flexibilité et d'élasticité, et je répondais apparemment aux critères, puisque c'est moi qui ai été choisi, non sans avoir revu à la baisse mon « coût pour l'entreprise Bomorange et ses salariés, pères de famille respectables qui pourraient bénéficier d'une augmentation si seulement les cadres étaient moins onéreux ».

Le début au sein de l'entreprise ne fut pas des plus rassurants. Une poignée d'ouvriers avaient décidé de me mettre des bâtons dans les roues, et ils le faisaient avec brio. Je m'accrochai avec force aux poignées qui m'étaient tendues, de peur de me retrouver à nouveau sans emploi.

J'avais raison de m'obstiner car les semaines suivantes furent très agréables. J'étais bichonné, considéré comme le cadre le plus dynamique chez Bomorange. On m'apportait des plateaux chaque jour. Certains décideurs réfléchissaient à la meilleure place qu'on pourrait m'attribuer : on me voyait partout et chaque groupe de travail avait hâte qu'on travaille ensemble. On m'offrit même des vacances à la montagne et à la mer, que je ne pouvais refuser, malgré mon aversion pour l'air salin.

Bientôt, toute l'entreprise donnait l'impression de se reposer sur moi. C'était aussi agréable que destabilisant.

Puis un jour, pour une question d'objectif et de rentabilité qui m'échappait, afin « d'accélérer le début de la vente de produits finis », on m'attribua une équipe : une petite

nouvelle qu'il fallait que je mette en selle, et – pardonnez-moi l'expression – une gourde, qui restait accrochée à moi du matin au soir. Peu de temps après, je fus grisé. Littéralement. A la peinture.

Et comme si ce mauvais traitement ne suffisait pas, le Patron me revendit à un petit commerce, où un jeune homme me racheta. Pour le reste, je coulai des jours heureux dans un garage, et je pus souvent profiter des variations de couleurs saisonnières de la forêt locale.

La seule satisfaction dans ma vie de cadre, c'est qu'au moins j'avais réussi à garder pignon sur roue.

